PETER HELLER

LA RIVIÈRE

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA CONSTELLATION DU CHIEN, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1326.
PEINDRE, PÊCHER ET LAISSER MOURIR, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1455.
CÉLINE, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1753.

Carte par Rodica Prato

Photographie de couverture : © Jack Spencer / A. galerie Paris

Titre original :
The River
Éditeur original :
Alfred A. Knopf, New York
© Peter Heller, 2019
Publié avec l'accord de The Robbins Office, Inc. and Greene & Heaton, Ltd.

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-15128-7

PETER HELLER

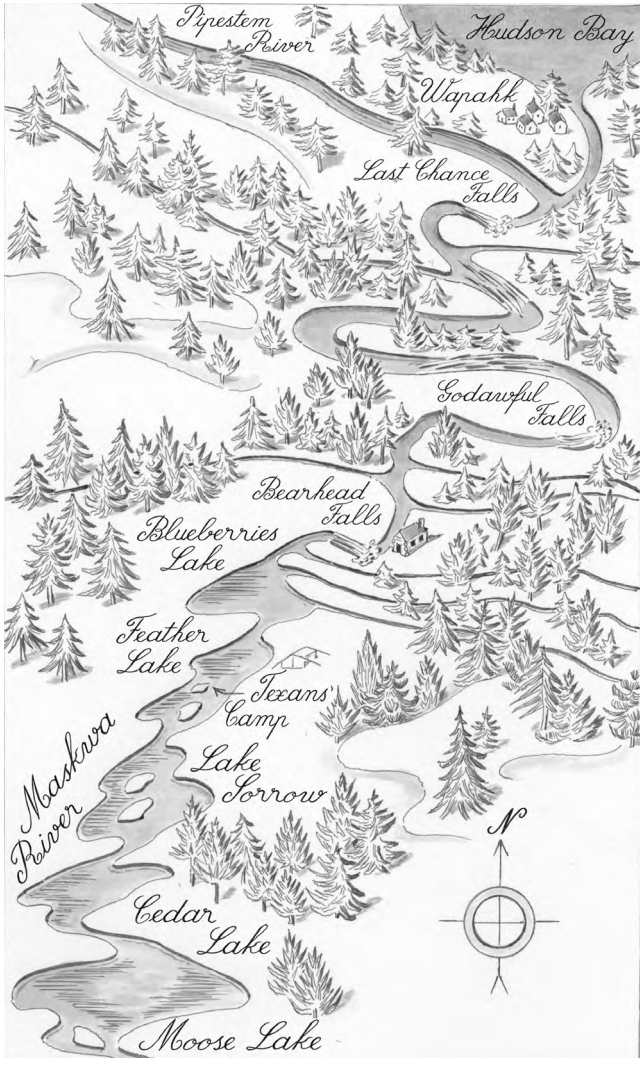
La Rivière

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

ACTES SUD

À mon père, John Heller,
le meilleur conteur que je connaisse.

Qui le premier m'a emmené canoter
en chantant Little Joe the Wrangler *et*
Barbara Allen.


Pipestem River
Hudson Bay
Wapahk
Last Chance Falls
Godawful Falls
Bearhead Falls
Blueberries Lake
Feather Lake
Texans' Camp
Lake Sorrow
Maskwa River
Cedar Lake
Moose Lake
N

LA RIVIÈRE

PROLOGUE

Une odeur de fumée leur parvenait depuis deux jours.

Au début, ils crurent à un autre bivouac, ce qui les surprit parce qu'ils n'avaient entendu aucun moteur d'avion, que cela faisait plusieurs jours qu'ils descendaient cette enfilade de lacs tout en longueur et qu'ils n'avaient repéré personne ni même le mouvement lointain d'un autre canoë. Les seules traces laissées dans la boue des portages étaient celles des loups, des élans, des loutres et des ours.

Les vents venaient de l'ouest et du nord, eux-mêmes allaient vers le nord, de sorte que s'il y avait une autre expédition, elle les précédait forcément. Ce qui les plongeait dans la perplexité car cette odeur de fumée leur parvenait non seulement tôt le matin et la nuit, mais les surprenait aussi à des heures incongrues et les faisait relever la tête comme des coyotes, narines dilatées.

Puis un soir, ils approchèrent d'une île boisée où ils installèrent leur campement, grillèrent de la truite grise au-dessus d'un feu de bois flotté et regardèrent

le soleil plonger dans les sapins sur la berge d'en face. C'était la fin août, par une nuit claire gagnée par le froid. Il n'y eut pas d'aurore boréale, seulement les étincelles denses des étoiles sur lesquelles soufflait un feu antédiluvien. Ils gravirent la colline. Ils n'avaient pas besoin de lampes frontales, ayant l'habitude de se déplacer dans le noir. Parfois, s'ils s'en sentaient encore la force, ils pagayaient la moitié de la nuit. Ils aimaient la façon dont l'obscurité amplifiait les sons – le ploc des pagaies, le toc-toc du manche contre le plat-bord. Le long cri désespéré d'un huard. Surtout les huards. Cette manière qu'avait leur désir inassouvi de creuser la nuit.

Ce soir-là, il n'y avait pas de huard et presque pas de vent et ils cheminèrent entre les mélèzes, les sapins du Canada et quelques grands bouleaux à l'écorce pâle luminescente. Au sommet du tertre, ils suivirent une sente animale jusqu'à une saillie rocheuse inégale comme s'ils n'étaient pas les premiers à avoir voulu profiter de la vue. Et puis ils le virent. Ils étaient tournés vers le nord-ouest. Au début, ils crurent que c'était le soleil, mais il était bien trop tard pour une fin de coucher de soleil et, dans cette direction, la ville la plus proche était à environ mille cinq cents kilomètres. Au loin, très loin, au-dessus des arbres, s'élevait une lueur orange. Elle était posée sur l'horizon comme la lumière d'un tas de braises sur la berge et vacillait à peine, si bien qu'ils se demandèrent si leurs yeux leur jouaient un tour, puis surent qu'il s'agissait d'un incendie.

Un feu de forêt, qui sait à quelle distance et de quelle ampleur, mais plus vaste que tout ce qu'ils pouvaient

imaginer. Il semblait s'étendre sur un arc de cercle de cent quatre-vingts degrés, ils ne dirent pas un mot, mais le silence du feu et l'impression qu'il donnait de respirer leur glacèrent le sang. Le vent persistant allait le pousser vers eux. À leur allure actuelle, ils étaient encore à au moins deux semaines du village Cree de Wapahk et de la baie d'Hudson. Quand le lac le plus au nord se déverserait dans la rivière, ils gagneraient en vitesse, mais cela ne changerait rien au nombre de kilomètres à parcourir.

*

Le lendemain matin, ils aperçurent un autre campement. Il était sur la rive nord-est d'une île arborée, alors ils obliquèrent dans sa direction et furent surpris de voir que personne ne démontait la grande tente. Personne n'allait nulle part. Un vieux canoë canadien blanc en bois équipé d'un petit moteur de pêche à la traîne fixé à l'une des traverses avait été remonté sur les galets, et deux hommes étaient assis sur des chaises pliantes, jambes tendues. Jack et Wynn accostèrent en interpellant les hommes qui levèrent les bras. Une bouteille en plastique de bourbon Ancient Age était posée sur les cailloux entre les chaises. Le plus massif des deux portait une chemise en flanelle et des lunettes à monture métallique et verres teintés, le maigrichon une casquette de l'équipe des Texans de Houston. Deux cannes à pêche et une carabine Winchester à verrou modèle 70 étaient appuyées contre un pin.

"Salut, vous avez vu le feu ?" dit Jack.
"Salut, t'as vu des meufs ?" dit le maigrichon. Les hommes éclatèrent de rire. Ils étaient soûls. Ils dégoûtaient

Jack, mais être bourré par une matinée d'été ne méritait pas la peine de mort.
"Il y a un feu, dit Jack. Un méga-feu au nord-ouest d'ici. C'est ce que vous sentez depuis quelques jours."
"Vous auriez un téléphone satellite ?" demanda Wynn.

Les deux autres repartirent dans un éclat de rire. Quand ils furent calmés, le gros dit : "Holà, faut se détendre, hein. Vous voulez pas vous asseoir, plutôt ?" Il n'y avait pas d'autres sièges. Il prit la bouteille de bourbon par le goulot, entre deux doigts, et la fit se balancer vers eux. Jack leva une main, l'homme haussa les épaules et porta la bouteille à ses lèvres, étudiant sa progression intensément, comme s'il conduisait une grue. Il but. Le lac formait une étendue étroite et si le feu gagnait la rive ouest, l'île ne protégerait pas les deux hommes.

"Comment vous avez fait pour les portages ?" demanda Jack. Il parlait du transport de l'équipement entre les lacs. Cinq lacs s'enchaînaient du sud au nord. Certains étaient reliés par des canaux navigables, d'autres par des chemins boueux qui nécessitaient de tout décharger et porter. Le dernier lac se déversait dans la rivière. C'était une grosse rivière qui serpentait plus ou moins vers le nord sur près de deux cent quarante kilomètres jusqu'au village Cree et à la baie. La condition physique de ces hommes n'impressionnait pas trop Jack.

"On a le machin à roulettes", dit le maigrichon. Il fit un grand geste vers le campement.
"On a tout ce qui faut", ajouta le gros.

“À part les meufs.” Ils lâchèrent une autre rafale de rires.
“Le feu est au vent. De ce côté-ci. À cinquante bornes, je dirais. Il est dangereux.”
Le gros fixa son regard sur eux. Son expression devint sérieuse. “C’est bon, on gère. Et vous ? C’est de la balle, ici. Pourquoi vous buvez pas un coup ?” Il fit un geste vers Wynn. “Toi, le grand… comment tu t’appelles ?”
“Wynn.”
“Et lui, c’est le méchant, c’est ça ?” Le gros pencha la tête vers Jack. “C’est quoi son nom ? Chester ? Et à vous deux, ça fait Winchester ? Haha !”

Wynn ne savait pas quoi dire. Jack les regarda. Il dit : “Peut-être qu’un de ces soirs, vous devriez prendre un peu de hauteur et jeter un coup d’œil par là.” Il désigna un point de l’autre côté du lac. Il se doutait que ni l’un ni l’autre ne gravirait une colline ni ne grimperait dans un arbre. Il agita la main, leur souhaita bonne chance sans conviction, et Wynn et lui repartirent.

*

Au troisième jour après avoir vu le feu, ils pagayaient le long de la rive est d’un lac appelé Blueberries, le lac aux myrtilles. C’était bien ce qu’il y avait d’écrit sur la carte, un nom bizarre qui sonnait bizarre. Blueberries Lake. Ils pagayaient près de la berge parce qu’un vent d’ouest s’était levé et les faisait méchamment tanguer. C’était une étrange matinée : une grosse gelée persistante, puis l’arrivée du vent et les vagues noires qui les attaquèrent par le

flanc l'une après l'autre. Les crêtes écumeuses leur éclaboussaient le côté du visage et les vagues passaient par-dessus le plat-bord au point qu'ils décidèrent de surfer jusqu'à une plage de gros galets où ils tendirent la jupe sur le canoë pour le protéger. Mais il y avait aussi du brouillard. Le vent le déchira pour en faire une brume épaisse sans pour autant le dissiper. Ils n'avaient jamais rien vu de tel.

Alors qu'ils longeaient la rive, ils entendirent un cri. Au début, ils crurent à des oiseaux ou à des loups. Ils ne savaient pas quoi. Comme avec le feu, ils ne purent en deviner l'origine. Ils n'auraient jamais cru à des voix humaines, et pourtant. Un homme qui hurlait et une femme qui protestait, la voix aiguë et pleine de colère. Les cris se désagrégèrent dans le vent. À l'avant, Wynn se tourna à moitié et désigna un point avec sa pagaie, mais juste une seconde parce qu'ils avaient besoin de vitesse pour avancer s'ils ne voulaient pas chavirer. Son geste était une question : on s'arrête, tu crois ?

Une heure plus tôt, quand ils s'étaient arrêtés pour mettre la jupe sur l'embarcation, le débarquement avait été un peu rude. Wynn était plus lourd et son poids porté sur l'avant avait aidé dans le vent, mais ensuite, ils avaient surfé sur une vague qui les avait poussés sur le rivage et ils avaient heurté des rochers qui, heureusement, étaient lisses ; si la plage avait été composée de schiste et de calcaire…, le canoë aurait été détruit. C'était une manœuvre dangereuse.

Les garçons n'entendirent pas précisément ce qu'ils disaient, mais la femme semblait furieuse et l'homme

n'avait pas l'air menaçant, juste indigné. Jack secoua la tête. S'ils étaient chez eux, ils voudraient sûrement qu'on les laisse tranquilles, alors pourquoi ne pas respecter leur intimité au milieu de nulle part ? Ils ne voyaient pas les silhouettes ni même la berge, mais de temps en temps, il devinait des arbres, à peine une ombre dans le brouillard qui se déchirait, un mur noir dont ils savaient qu'il était la lisière de la forêt, et ils poursuivirent leur chemin.

UN

Ils adoraient pagayer dans l'orage. Grâce à la jupe, ils se sentaient en sécurité dans le canoë tant qu'ils ne prenaient pas d'obstacle par le flanc, et qu'ils restaient loin des ombres et des bruits sur la berge. La boussole était inutile tant qu'ils faisaient en sorte que les déferlantes leur arrivent par la hanche de bâbord. Ils pouvaient se prendre beaucoup d'eau, mais un chavirement loin de la rive les tuerait, si bien qu'ils prenaient soin d'aborder les vagues de biais. Ils pagayaient à genoux pour maintenir un centre de gravité bas. C'était épuisant. Puis le vent retomba d'un coup comme étouffé, le lac se fit d'huile en moins d'une heure et ils eurent l'impression de flotter dans le brouillard. Ils se mouvaient dans un nuage lui-même mouvant d'où seuls quelques mètres d'eau noire étaient visibles quelle que soit la direction, et le brouillard pâle dériva en haillons comme de la fumée récalcitrante. L'eau murmurait autour de la carène et, dans l'esprit de Wynn, possédait un lustre pareil à de la rayonne. Ils se seraient crus dans un rêve ; Wynn pensa à un roman de Poe où des naufragés sont attirés vers le pôle Sud et où le courant qui les entraîne devient de plus en plus chaud et calme au fur et à mesure de leur avancée.

Wynn cessa de pagayer. Puisqu'il était à l'avant ce jour-là, c'est lui qui imprimait le rythme, donc Jack arrêta de pagayer à son tour et ils se laissèrent glisser. Le canoë était en Kevlar avec des lignes pures, faisait un peu moins de six mètres, et grâce à sa coque en V aux deux extrémités, il filait droit. Arrêter de pagayer sur une étendue d'eau plate offrait une sensation satisfaisante. Comme de regarder une volée de canards arrêter de battre des ailes en même temps et planer vers une rangée d'arbres.

"Trop bizarre", dit Jack.
"C'est clair. Mais à quoi tu penses, exactement ?"
"Tu veux la liste ?" Il posa la pagaie en travers du pontage et sortit la boîte de Skoal qu'il avait dans la poche de sa chemise. Il était trempé à cause des embruns, mais Jack ne portait jamais de veste imperméable quand il pagayait parce qu'il disait qu'il finissait tout aussi trempé à cause de la sueur, même avec les trucs respirants. Il n'utilisait pas non plus les répulsifs, par principe. Il coinça une pincée de tabac sous sa lèvre. "Alors on a : le vent et le brouillard en même temps, une première pour moi. Ah ouais, et puis la gelée. Le calme soudain. Les cris. Et ça. Tout ça est un peu spé."

Wynn ne dit rien. Ils dérivaient toujours et quelque chose dans le quasi-silence était comme un sacrement. Il trempa un doigt dans l'eau sombre, elle était encore froide, sans doute proche des 4 °C, et il regarda son doigt faire un petit sillage en V. C'était le seul signe concret d'un mouvement. "Je pensais à ce bouquin de Poe, dit-il finalement. *Arthur Gordon Pym.*"

“Ah ouais, toi aussi, cracha Jack. Je me demande qui c’était, sur la berge. On aurait dit un couple.”
“On les recroisera peut-être.”
“J’espère pas. Je me suis demandé toute la matinée si on n’aurait pas dû s’arrêter.”
“Pour les prévenir du feu ?”
“Ouais.”
“Ça aurait été chaud”, dit Wynn. Il voulait parler de l’accostage – et si la plage avait été en mauvais calcaire ? Ils appelaient plage n’importe quel bout de grève descendant doucement vers l’eau.
“Je pensais qu’on aurait peut-être dû s’arrêter et essayer de les saluer.”
Ils dérivèrent. “Tu veux déjeuner ?” dit Wynn.
“OK. Je crois qu’on n’a plus besoin de la jupe.”

Ils défirent les attaches et Jack fouilla dans le sac de voyage, en sortit une brique de cheddar aux angles nets, un saucisson sec ainsi qu’un sachet plastique zippé rempli de biscuits salés Triscuit à moitié cassés. Il se redressa sur le banc canné. Le sac contenait aussi une petite planche à découper et Jack ouvrit son couteau, puis posa la planche sur ses genoux pour découper le fromage et le saucisson.

*

Meilleurs amis à l’université de Dartmouth, ils avaient décidé de ne pas étudier pendant les trimestres d’été et d’automne. Ils avaient travaillé comme guides nature dans les Adirondacks en juin et juillet et avaient dépensé la moitié de leurs économies dans les billets d’hydravion pour rejoindre la rivière. Rien ne les retenait. Au printemps, Jack

s'était séparé de sa copine avec qui il était depuis le lycée. Elle vivait dans la Fraser Valley du Colorado, près de Granby, où la famille de Jack possédait un petit ranch.

Wynn n'avait pas eu de copine depuis son année de première à Putney, dans le Vermont. C'était une espèce de pensionnat chic, mais sa famille vivant à moins de cinq kilomètres de là, il était externe. Il était sorti avec la fille d'une star de cinéma qui l'avait trouvé exotique et rustique, et il raconta à Jack qu'il avait su que ça ne durerait pas quand il était allé chez elle à Malibu pour les vacances de printemps et que, pendant un brunch en pleine semaine, la mère superstar et sa fille avaient commandé des œufs à la florentine, et que, quand il avait demandé ce que c'était, elles s'étaient tournées vers lui et la mère avait dit : "Wynn, c'est comme les œufs Bénédicte, mais avec des épinards à la place du bacon." Elle avait remonté ses lunettes. "Bénédicte ? Ça te dit quelque chose ?" Mère et fille avaient éclaté de rire et Keri avait tendu la main pour lui tapoter l'épaule. Il savait ce qu'étaient les œufs Bénédicte. Il expliqua que cette petite tape l'avait brûlé comme une marque au fer rouge et que, dans l'après-midi, il avait changé son billet d'avion pour rentrer chez lui. C'était la saison de la récolte de l'eau d'érable, un de ses moments préférés, et il aida son père à la faire bouillir dans la petite cabane à sucre le long de la Sawyer Brook.

Parfois, le bouillage durait toute la nuit. À l'aube, le soleil déversait une lumière rose sur les plaques de neige et le vent du petit matin agitait les feuilles

sèches des chênes ainsi que les branches nues des érables, et il entendait le bruit du ruisseau grossi par la fonte des neiges, les chants de la sittelle. Le feu crépitait sous le long évaporateur rempli de sève claire et son père et lui ne disaient pas grand-chose, mais Wynn avait bien conscience – il avait lu assez de romans pour le savoir, pensait-il – qu'il s'agissait sans doute des meilleurs moments partagés avec son père.

Au cours des nombreuses heures consacrées à tenter de soigner son cœur brisé, il finit aussi par comprendre qu'il s'était peut-être montré aussi terriblement superficiel et opportuniste que Keri : elle avait voulu s'offrir un garçon de la région qui portait des chemises de bûcheron, savait pêcher, couper du bois et était aussi à l'aise à dormir à la belle étoile qu'elle l'était dans la suite d'un grand hôtel, et lui avait voulu sortir avec la fille d'une star qui se déplaçait dans le monde comme si elle appartenait à une autre espèce. En fait, elle n'était qu'une jeune fille loin de chez elle et sans doute apeurée, et lui un jeune garçon plus cultivé qu'il ne le laissait paraître et qui avait passé plus d'heures dans les musées de Boston et de New York qu'il ne voulait bien l'admettre. Il n'avait simplement jamais mangé d'œufs à la florentine.

Un matin, alors qu'il se dirigeait vers l'érablière de Dusty Ridge, il arriva à la conclusion que Keri et lui n'avaient jamais vraiment été amis et n'avaient que rarement ri ensemble. Ce qui était triste.

L'histoire de Jack était plus simple. Il avait connu Cheryl à l'école primaire quand son père s'était

installé dans la vallée pour y devenir commissaire de police, puis ils étaient devenus les meilleurs amis du monde, mais maintenant qu'elle voulait se marier et avoir des enfants, il s'apercevait qu'elle avait beau être une femme formidable, il s'ennuyait déjà. En mai, il lui avait écrit une lettre de rupture tournée comme les paroles de *Dear Jill* où il lui disait en toute sincérité qu'il espérait qu'ils resteraient toujours amis.

Jack et Wynn avaient donc digéré leur part de complet désarroi et traînaient sans doute au fond d'eux un poids lourd comme la pierre. Wynn n'avouerait jamais qu'il avait été amoureux ni que le mépris de Keri l'avait durement atteint. Ni qu'il n'était sorti avec personne durant ces deux premières années de fac parce qu'il était d'une timidité maladive.

Ils dérivaient. Jack finit de couper le bloc de fromage et le saucisson. Ils avaient une faim de loup. L'avantage, dans une expédition en canoë, c'est qu'ils n'étaient pas obligés d'y aller mollo sur les provisions. S'ils n'avaient plus envie de pêcher le moindre poisson jusqu'à leur arrivée au village, ils avaient deux barils en plastique de presque un mètre de hauteur remplis d'assez de nourriture pour tenir pendant tout le trajet.

"Ils doivent descendre sur Wapahk", dit Jack. C'est là qu'ils allaient, eux aussi : le plan était de descendre ce dernier lac qui se déversait dans la rivière, puis la rivière elle-même pendant deux semaines et de bivouaquer tranquille à l'embouchure de la baie d'Hudson.

“À moins qu’ils aient remonté les lacs jusqu’ici et que quelqu’un vienne les chercher. Eux et les deux poivrots.”

Ils réfléchirent. Il leur vint à l’esprit, même si aucun ne dit un mot, qu’avec l’arrivée du feu le plus sûr serait de repartir par les airs depuis Blueberries Lake. Les garçons avaient été déposés sur le premier lac en hydravion et pouvaient repartir de la même façon. Parce que, dans la soirée ou le lendemain matin, ce lac-ci qui était le plus au nord allait rejoindre la rivière. Et quand ils le quitteraient pour emprunter la langue d’eau qui devenait la Maskwa, il n’y aurait plus de retour en arrière possible. Ils chevaucheraient le V formé par les rapides jusqu’au chenal et seraient obligés de pagayer jusqu’à la baie d’Hudson. Il n’y aurait nulle part sur la grosse rivière resserrée où faire atterrir un monoplan jusqu’à ce qu’ils atteignent l’embouchure deux semaines plus tard. Mais. Impossible de rester sur le lac puisqu’ils n’avaient ni radio ni téléphone satellite pour contacter l’aérodrome de Pickle Lake – ou n’importe quel autre aérodrome – afin qu’on les récupère. Ou pour prévenir qui que ce soit au cas où ils auraient besoin d’aide. Ils en avaient discuté pendant la préparation du voyage et s’étaient dit qu’avec les moyens de communication modernes la véritable aventure appartenait à un passé révolu. De toute façon, ils n’avaient pas les moyens de se payer un téléphone satellite.

Ils dérivèrent dans le brouillard. La plus légère des brises du nord-ouest portait un parfum piquant différent de celui des cuisinières à bois, si familier dans les vallées où ils avaient grandi. Il était plus

chargé en charbon et, d'une certaine façon, sentait l'obscurité.

"Peut-être qu'ils ont un téléphone", s'aventura Wynn.
Ils dérivaient.
"Tu crois qu'on devrait tout annuler ?" demanda Jack.
Wynn haussa les épaules.

Ils avaient descendu beaucoup de rivières et gravi beaucoup de sommets depuis deux ans qu'ils se connaissaient. Parfois, l'un avait plus d'appétit pour le danger, parfois c'était l'autre. Ils avaient trouvé un équilibre délicat mais juste entre risque et précaution dans leur façon de penser à deux, inversant facilement les rôles, et c'était pour ça qu'ils fonctionnaient si bien ensemble. Jack n'aurait jamais manqué de respect à son ami en minimisant ses inquiétudes. Il dit : "On s'est donné du mal pour arriver là, non ?"

"Ouais."
"Mais personne ne veut se faire surprendre par un méga-feu."
"Nan."
"Tu veux une barre chocolatée ?" demanda Jack.
"Yes."

Ils sentaient à peine la brise sur leur oreille et leur joue gauches, cette brise qui poussait le brouillard sur l'eau avec une langueur intemporelle comme s'il n'y avait jamais eu de période sans brouillard et qu'il n'y en aurait jamais plus. Il semblait s'éclaircir.

“Si personne ne vient les récupérer et qu’ils prévoient de descendre la rivière, on devrait les prévenir qu’il y a un incendie”, dit Wynn. Il tendit l’emballage à Jack qui le froissa et le mit dans la pochette en filet fixée à un des barils. Ils brûleraient les emballages dans la soirée. “Tous ceux qui descendent la rivière vont devoir se magner.”
Jack gonfla les joues en soupirant. “On va perdre autour d’une demi-journée, non ?” Il sortit sa pagaie de là où il l’avait glissée, dans l’étui de proue.
“Ouais.”
“Alors c’est parti.”

Ils firent demi-tour malgré la légère résistance de la fausse quille, pivotèrent sur l’eau lisse comme autour d’un fuseau, se redressèrent et avancèrent. Revinrent en arrière. Sans vent ni vagues pour leur donner une direction, Jack se servit de la boussole pour mettre le cap à cent soixante-dix degrés et ils replongèrent dans la brume pour prévenir l’autre expédition.

*

Le brouillard finit tout de même par se lever. Il sembla se disperser en quelques minutes, se volatilisant dans une matinée fraîche comme s’il n’avait jamais existé, et le ciel était d’un bleu automnal sans nuages. L’air était si net qu’ils avaient l’impression d’avoir chaussé des loupes : chaque tronc de bouleau semblait ressortir sur le fond de mélèzes, d’épicéas et il y avait des touches de jaune aux franges des branches et certaines des aiguilles de mélèze avaient la couleur sans éclat de l’herbe en automne.